

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE.

I

Par une matinée du mois de septembre, un jeune paysan sortit de la ville de Hal, en Brabant, et prit un chemin de traverse qui devait le mener à Alseberg.

Son costume se composait d'un chapeau à trois cornes, d'une longue redingote en gros drap, et de culottes courtes attachées au-dessus du genou par des boucles d'argent. Il portait sur l'épaule un bâton au bout duquel pendait un panier vide.

Ce jeune homme n'était point d'une beauté remarquable; les traits de son visage étaient assez communs, et ses membres semblaient affaiblis par un travail précoce; toutefois les couleurs de la santé brillaient sur ses joues, et la douce expression de ses yeux bleus attestait la bonté de son cœur.

Il avait d'abord marché très vite; mais, dès qu'il se crut loin des regards curieux, il ralentit le pas, et courba la tête comme préoccupé d'une pensée pénible.

Parfois il s'arrêtait, murmurant entre ses dents en montrant le point avec un geste de menace; mais bientôt il reprenait sa marche en soupirant. Au détour d'un bois qui longeait le sentier, il vit marchant devant lui une femme qui portait sur sa tête un grand panier plat. Il la reconnut: c'était la boutiquière de D'worp, femme avisée d'ailleurs, mais qui passait pour fort bavarder et fort curieuse des affaires d'autrui.

Le jeune villageois essaya, mais inutilement, de rester en arrière afin d'éviter sa compagnie: elle avait entendu le bruit de ses pas et s'était retournée.

Il continua donc sa marche à contre-cœur et la rejoignit dans le sentier sinueux.

— Quel plaisir de vous rencontrer, Urbain! Comment était le marché à Hal?

— Passable.

— Avez-vous appris la nouvelle. C'est terrible n'est-ce pas?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Vous ne savez pas cela, Urbain? C'est un bruit qui court la ville: On a reçu des nouvelles d'Allemagne. Les Prussiens, les Français et d'autres encore ont déclaré la guerre à notre impératrice Marie-Thérèse. On va se battre à mort, là-bas; et qui sait si la mort ne viendra pas nous chercher aussi en Brabant? Alors les pauvres paysans seraient encore pillés, incendiés, massacrés!...

Que Dieu nous en préserve!

Le pauvre paysan, absorbé dans ses réflexions

semblait n'avoir rien entendu.

Elle le regarda un instant avec un sourire moqueur et lui dit:

— Urbain, mon cher garçon, où cours-tu donc ainsi la tête baissée, comme si tu avais perdu une aiguille? Est-ce que tu as du chagrin?

— A coup sûr je ne suis pas gai, mère Geerts.

— Voyons, dis-moi ce que tu as sur le cœur.

— En aurai-je moins de chagrin si je parle?

— Non, mais ton silence te rendra plus triste.

Allons, raconte-moi ce qui te tourmente.

— Non, mère Geerts, parlons plutôt d'autre chose. Ne disiez-vous pas, qu'on va se battre en Allemagne?

— Ainsi, mon petit, tu veux me cacher la cause de ta tristesse; s'écria-t-elle d'un air triomphant. Tu crois que je ne sais pas tout? Écoute: Tu aime Cécile, la jolie fille de Roosens. Tout le monde à D'worp croyait que tu allais l'épouser. Tes parents et les siens étaient depuis longtemps d'accord. C'est même pour cela que Cécile, bien qu'elle donne dans l'œil à tous nos garçons, n'est pas demandée en mariage. Tu avais même déjà commencé des achats de toutes sortes pour ton mariage... N'est-ce pas vrai?

— Tout le monde sait cela? murmura Urbain.

— Oui, et ce que tout le monde sait aussi, c'est que, depuis quelques mois, Marc Cops, le fils de la *Pomme d'Or*, le bannocheur qui finira par mettre sa pauvre mère dans la fosse, que Marc, dis-je, s'est toqué de Cécile, et qu'il jure à qui veut l'entendre qu'elle sera sa femme. Mais il y a pourtant des choses que peu de gens savent; pour quelles raisons, par exemple, la mère Roosens a-t-elle retiré si brusquement la parole qu'elle t'avait donnée, et veut-elle à présent marier sa fille au brutal Marc Cops?

— Oh! c'est bien facile à comprendre, répondit Urbain. la mère Roosens est victime d'une contrainte très-dure. L'ammen¹, n'épargne ni promesses ni menaces, pour la forcer de reprendre sa parole. Comme il est le second magistrat de D'worp, il peut faire bien du mal au meunier, le mettre à l'amende, le dénigrer auprès du baron et du *drossart*², et peut-être même la faire renvoyer du moulin.

— Blagues! mon garçon, dit la paysanne en riant, faux prétextes sous lesquels la mère Roosens cache son jeu. Elle ne craint pas l'ammen, sois-en sûr. Elle a un trop long bail, et notre seigneur le baron est trop juste. Non; elle n'a qu'un souci, — l'argent. La mère Roosens a beau être paralysée de la jambe droite, c'est une fine mouche, une rusée commère qui calcule tout et ne laissera pas échapper la chance de gagner quelque

1. Officier représentant le seigneur dans les anciennes juridictions féodales de Belgique.

2. Premier officier de justice dans les anciennes juridictions féodales de Hollande et de Belgique.